

## **Littérature, politique Essais d'articulations**

### **Intérêt, irritation**

Supposons que quelqu'un affirme que la littérature est sans rapport avec l'engagement politique, je me sentirai heurtée et crierai aussitôt que si bien sûr l'activité littéraire est politique, je crierai comme ça a priori sans réfléchir. Mais dès que je pousse plus loin le questionnement, la quasi totalité des arguments survenant s'orientent en sens inverse, je me réjouis de tous les textes lus préférant la mauvaise foi, le ricanement, les glissades confuses – *Rédactions de Fritz Kocher* de Robert Walser, circonvolutions intellectuelles et sensuelles de Nabokov – je me réjouis de ce qui m'apparaît comme un merveilleux souffle de liberté à préserver. Bref, ce thème s'accompagne pour ce qui me concerne d'un fort potentiel d'irritation, je me sens impliquée et je me contredis, la manière qu'a la littérature d'intégrer en son sein des éléments sociaux et politique, ainsi que l'impact de transformation du texte littéraire sur le monde sont des questions qui me tracassent, m'intéressent au plus haut point, et me voilà à faire tout le temps des demi-tours dans des impasses.

### **Musil et l'engagé involontaire**

Le livre pour lequel j'ai la plus vive admiration, *L'homme sans qualités* de Musil, en se situant dans un rapport singulier à l'égard de l'action et du réel, montre à quel point l'engagement du littéraire dans le monde peut s'inscrire de manière paradoxale, subtile, à rebours de ce qu'on imagine d'emblée. Dans le tome 1, dont le début se situe en août 1913, Ulrich le personnage principal qui souhaite justement se retirer du monde afin de réfléchir à la question de l'action, se trouve engagé malgré lui dans la préparation (nommée *Action parallèle*) pour l'année 1918 de festivités autrichiennes où l'on célébrerait le rayonnement de l'Autriche sur les autres nations, son rôle de guide en matière d'humanisme ; par le truchement de ce personnage étrange d'engagé involontaire sont passés en revue les éléments caractéristiques de l'époque (arts, sciences, industrie, politique, valeurs diverses de la modernité) ; alors même qu'on sait tout en lisant que nonobstant la qualité des intelligences réunies à Vienne en ce début du XX<sup>ème</sup> siècle, le résultat aura finalement été l'attentat contre l'archiduc François-Ferdinand et la mobilisation d'août 1914. En plus de l'acuité extrême des analyses qui sans s'affirmer comme telles sont une étude des conditions de possibilité de la catastrophe, il est vertigineux de se souvenir que l'écriture de ce livre, drôle à chaque page et largement dépourvu de pathos, débuta en 1923, soit cinq ans seulement après le cataclysme mondial, quand les meurtrissures en étaient plus que vivaces.

### **Rapport actuel du privé et du monde**

Les modalités d'insertion de la littérature dans le monde sont inséparables de notre rapport contemporain au monde extérieur, dont deux traits semblent prégnants :

1- Nous sommes singulièrement responsables de tout ; d'abord par l'abondance d'informations concernant le monde entier qui nous parvient automatiquement, sans que nous ayons rien à faire ou presque ; et aussi parce que l'interpénétration des économies, des politiques et des phénomènes écologiques nous relie à des entités mondiales éloignées. Ainsi les gestes privés, du simple déplacement au brossage de dents, prennent une coloration mondiale et sont susceptibles d'être modifiés à tout moment par des mesures et des indications hygiéniques ou économes.

2- Ces données du monde ne nous parviennent pas dans une présentation brute, mais déjà interprétées par des connotations implicites qui leur ajoutent un jugement, une valeur positive ou négative ; interprétées par l'usage médiatique et communicationnel de la langue et par les valeurs propres à diverses communautés s'entrecroisant qui inclinent le sens des mots et en réduisent la polysémie à leur profit. « *Les gens parlent un français traduit*, écrit Charles Pennequin. *Aujourd'hui on parle parce que quelqu'un nous a traduits.* » ( *La ville est un trou*, POL 2007)

### **Le plaisir**

Dans le contexte donné de responsabilité excessive, la littérature par esprit de contradiction a tendance à échapper. On a beau vouloir être raisonnable, il n'y a parfois rien à faire, on répond à un dense *principe de plaisir* ; c'est là le moteur de l'écriture : on envisage un point de vue plus excitant que le réel, on attise les éléments, le monde commence à sursauter et à vibrer de matière inattendue. S'il n'y a pas cette jubilation qui est son principe vital, on a du mal à profiter du bienfait littéraire. Lorsque, dans l'atmosphère d'urgence écologique, l'auteur autrichien Robert Menasse invente un personnage de fils qui renverse la table de cuisine sur sa mère et manque l'étrangler parce qu'elle a vanté une fois de trop les légumes biologique cuits au faitout et la viande d'un animal élevé dans le bonheur par ses soins, on souscrit à cette violence, avec l'enchantement injustifiable du

lecteur de polar se délectant de notre vilénie pleine de ressources. (Robert Menasse, *Machine arrière*, Verdier 2003)

### **Relativisme**

Ceci dit, le problème est subtil, le résultat de la rencontre littérature/politique est à chaque fois un cas singulier relatif au contexte et relatif au texte. Un passage de Thomas Bernhard fulminant contre l'hospitalité induit des pensées spécifiques dès lors qu'on le plonge dans des circonstances politiques où une population se sent paraît-il enthousiaste pour pratiquer des tests d'ADN en vue de limiter l'immigration. On lit toujours avec autant de plaisir le texte de Thomas Bernhard, mais il ressort qu'on aurait moins de cœur pour en produire un du même genre. Chaque situation politique remet en perspective le sens des livres, la possibilité ou la nécessité immédiate de les écrire. Certaines périodes ne laissent pas le choix, rendent vital et urgent le témoignage de Soljenitsyne, ou acculent la fiction, comme André Brink ou Salman Rushdie en décrivent l'expérience, à prendre le rôle d'un bouclier derrière lequel on se dissimule pour énoncer ce qu'on ne peut dire à découvert

### **Les intersections**

Les deux champs sont pourtant loin de se recouvrir complètement : s'il y a des intersections action politique / littérature, elles se situent plutôt du côté de la fonction critique, dans la déconstruction des mécanismes en place : quand il s'agit de distribuer coups et gifles bien sentis du côté des opinions banales ou effroyables, de la bêtise répétitive, la politique peut compter sur la littérature. Mais au-delà de cette fraternité première, le passage à l'action positive produit aussitôt des divergences : là où le message politique doit être suffisamment clair, constructif, convaincant, pour coordonner une action collective, la littérature déborde du cadre. Il est de son devoir que dans les possibles qu'elle élabore, elle déplace constamment ses points d'observation, en adopte de multiples, politique ou social mais aussi intime, métaphysique, joueur, psychologique, sociologique, amoureux, imaginaire ; si on cherche à y entendre un message, on le jugera inextricable. Le texte littéraire n'est pas un discours objectif, mais l'énonciation singulière d'une voix ; et cette voix peut être trop lente ou trop rapide, complexe voire confuse ; une certaine idiotie ou des contradictions internes ne lui font pas peur, elle fait sa mauvaise tête, elle est de mauvaise foi. Autant dire que sauf situation d'urgence, quant à l'efficacité politique directe de la littérature, elle est non seulement presque nulle mais contreproductive : créant un monde selon son désir, le livre noie le poisson, adoucit parfois les problèmes les plus graves et retarde l'action politique réelle ; mettant en avant la complexité plus que la simplicité, il montre la difficulté qu'on aura à s'entendre et décourage les troupes. Bref, on ne peut pas lui faire confiance. Son engagement se situe à un autre niveau non efficace instantanément, dans un travail de fond qui de livre en livre énonce l'inventaire infini et nuancé des manières d'être au monde.

### **Bret Easton Ellis et Patrick Bateman**

C'est pourquoi dans *American Psycho* de Bret Easton Ellis, si on adhère à la démonstration, qui pourrait tenir en quelques lignes, qu'un environnement surabondant de matériels, de marques et de produits de luxe coïncide avec le déchaînement aveugle de la violence la plus irrationnelle, on apprécie bien plus encore de détailler pendant des centaines de pages les actes de Patrick Bateman et ses théories concernant les marques de vêtements, le sexe, les vins, les soins pour la peau, la décoration intérieure.

### **Un appel du roman**

Des romanciers se sont récemment prononcés pour le retour du roman à une immersion dans le vaste monde, le roman français s'étant à leur avis fourvoyé durant les dernières décennies en se restreignant à des limites trop étroites, d'abord avec le nouveau roman dans un travail formel de la langue, puis avec l'autofiction dans un cercle minuscule autour de la personne de l'auteur. Quant à l'extension du roman vers des réalités sociales, métissées, complexes ou encore inconnues, on ne peut qu'être d'accord. Cependant cet appel aux écrivains néglige trop vite la question de la langue : d'une part le monde, loin de nous apparaître vierge et nature, est préalablement informé par une profusion de discours entrecroisés le concernant ; et réciproquement les textes que nous produisons à son sujet utilisent une langue elle-même plus très vierge, dont nombre de termes et formules ont perdu de leur souplesse et sont restés figés ici ou là. Le monde n'est pas donné tout brut à récupérer avec n'importe quelle cuillère ; plus l'instrument est précis moins la parcelle de monde dégagée sera soumise aux interprétations préalables. Aussi on ne peut opposer souci du langage et souci du monde ; s'occuper du monde, qui est une nécessité incontestable, revient à travailler le langage, non pas pour lui-même mais en tant qu'il rejoint et/ou donne forme à tel ou tel monde.

### **La poésie est ce laboratoire**

C'est dans cette tâche de préparation, réglage, affûtage, d'instruments complexes ou simplissimes qu'excelle la poésie contemporaine qui, telle une équipe de chercheurs, travaille dans les couches sédimentaires déjà durcies de la langue et se tient en alerte quant à ses nouveaux usages, qu'ils soient techniques, scientifiques, oraux, mal traduits, abrégés, etc. Car l'usage de la langue, du récit, de la fiction, se fabrique et se transforme en de multiples plans ou recoins sociaux que la littérature ne peut ignorer, comme en témoignent ces quelques exemples rapides et assez hétéroclites pour en tracer un début de géographie : Charles Pennequin faisant tourner sur lui-même le ressassement intime ou celui de la télé jusqu'à ce qu'il prenne la tangente. / Les agencements de pensée de Heiner Müller qui articulent références littéraires et théories sur la guerre ou la machine. / Les narrations de Christophe Fiat dans lesquelles on pénètre étrangement comme si on regardait un film décrit au fur et à mesure. / La récente *Encyclopédie de la parole* initiée par Joris Lacoste et Jérôme Mauche. / Douglas Coupland et son système métaphorique quasi-exclusivement fondé sur l'univers scientifique et technique. / Valérie Mréjen et ses anecdotes familiales distancées et tranchantes. / L'extraction par Anne-James Chaton d'une autobiographie depuis les documents produits par les machines et administrations évoquant cette biographie généralisée à visée de surveillance policière dont parle Foucault. / etc. Chacun de ces auteurs déconstruit un ordre du monde qui d'ordinaire tente de se faire passer pour naturel et le réorganise, si bien qu'on reçoit ce nouvel agencement en même temps que l'écart discordant qu'il produit avec le réel qu'on continue d'avoir sous les yeux.

Bizarrement c'est dans cette dimension du travail littéraire qui est la plus précautionneuse à l'égard de la syntaxe et du lexique, où l'on perçoit avec une égale intensité monde et langue superposés, (et qui, si elle est plus visible dans le domaine appelé poésie, s'étend bien sûr à l'ensemble du champ littéraire) que l'écriture me semble incontestablement politique en concourant à la liberté collective du langage.

Bizarrement il faut que le statut de la poésie (ou du langage) ait beaucoup changé pour que 60 ans après *Qu'est-ce que la littérature ?*, là où pour Sartre il n'était pas question que la poésie soit engagée mais seulement la prose ou le roman, on arrive à une conclusion à peu près contraire.

Septembre 2007  
Emmanuelle Pireyre